



Du feu pour la pieuvre

Aléric de Gans

J'ai un pain de plastic, un beau pain de plastic. Je le soupèse et le fais sauter dans ma main. Il est lourd... J'y ai mis le prix... Plusieurs soirs j'ai écumé les environs de la porte de Clignancourt. J'ai failli me faire coincer dix fois avec mes questions louches : « Vous savez où je peux trouver des explosifs ? » La gueule des mecs !... Et puis au bout du compte quelqu'un m'a écouté. Un Renoi, trente-cinq ans je dirais, trapu, tee-shirt imprimé « Ünkut ».

— C'est pour quoi ? Un braquo ?

— Non.

— Eh vas-y, tu sais quoi ? Je veux même pas savoir.

Je le retrouvai la semaine suivante dans une arrière-boutique du boulevard de Rochechouart, juste à côté du cinéma Le Louxor. Il m'expliqua le fonctionnement de l'explosif, où placer la charge, et comment optimiser les effets du souffle. Avec ce détonateur, j'avais cinquante secondes pour me mettre à l'abri. J'estimai ce délai suffisant. En rentrant chez moi, je tombai nez à nez avec Sévane, une collègue.

— Tu fais du shopping ? me demanda-t-elle.

— Oui, j'ai acheté ce que je voulais.

*

Descendons ! On verra bien ce qu'on trouve tout au bout des pavés. Devant le Consulat j'ai attrapé un groupe de touristes hispanophones ; avec eux je dévale la rue des Saules, les vignes à ma droite et le « Lapin Agile » en contrebas. Il fait beau sur la butte, des clampins se crament les mollets dans ses pentes. Sous la basilique, un Italien m'a tendu son appareil photo avant d'aller se coller à sa bonne femme, Paris en toile de fond. *Tchiouf !* Un souvenir de vacances.

Je laisse les gens s'extasier devant les raisins pâles et bifurque à droite sur la rue Saint-Vincent, puis à gauche dans les escaliers de la rue du Mont-Cenis. Tout en bas je dépasse « Francis Labutte », le bistrot des étudiants de la Fémis.

Souvent le dimanche je me promène. De chez moi au Sacré-Cœur, en marchant bien, j'en ai pour quinze minutes. Une fois là-haut j'admire la vue ; je cherche les monuments que j'aime, les coins qui me sont chers. En descendant, je fais un détour par la boulangerie rebeu. Ils sont limites en viennoiseries mais leur pain est bon, très bon même. Ce serait parfait s'ils arrêtaient d'arnaquer les clients en rendant la monnaie.

J'ai pris un éclair au café. Il a bon goût, sans plus ; un peu cartonnable peut-être. Les nuages sont passés sur ma tête. Dans l'allée céleste découpée entre les façades, on voit se pelotonner de gros morceaux de coton qui viennent gâcher le bleu pur.

— Bonjour Anouar !

Sévane, toujours Sévane. Nous habitons la même rue.

— Tu vas bien ? sourit-elle.

Elle est canon ; la bonne trentaine, grande, avec ce qu'il faut de pattes d'oie au coin des yeux pour m'impressionner.

— Bien, et toi ?

— Ben oui ! Tu te balades ?

— Je suis monté au Sacré-Cœur.

— Super ! Ça fait longtemps que j'y suis pas allée.

Nous pouffons.

— Ah bon ? ponctué-je bêtement.

— Bon...

Ses yeux brillent très fort.

— Bonne fin de journée, dis-je.

— Oui ! À plus !

Je traverse la rue. Depuis le trottoir d'en face, je suis du regard la fille jusqu'à ce qu'elle pousse la grille de sa résidence.

Quand j'étais gamin, je regardais des films qui se passaient à Paris et je rêvais, je rêvais que je vivais moi aussi dans ces décors de brique et de béton. Aujourd'hui j'y suis ; aujourd'hui c'est moi le héros, et ma vie c'est un film, un film dans lequel il ne

se passe rien. De ma fenêtre je vois la rue de Clignancourt comme le dos d'une baleine. Elle monte, elle monte jusqu'à son point culminant, au niveau du métro Château Rouge, après quoi elle plonge vers Barbès et se déverse dans le boulevard de Rochechouart.

*

Un soir, mon téléphone s'agite. C'est Darma qui me propose un dîner dans la semaine : « Tu es OK jeudi soir pour un apéro chez Karizè ? » (C'est sa cousine.) Je réponds que oui.

Karizè est gentille ; le problème c'est son mec, un producteur de cinéma très affairé. Moi, c'est viscéral, j'ai une espèce de rage de classe, les petits cercles parisiens me foutent les nerfs. Tous ces gens qui se déplacent à scooter et voyagent comme je vais aux chiottes me donnent des envies de Commune. Ils sont d'ici, ils sont riches, et toute leur vie facile ils l'emploient à se donner l'air cool.

Ma semaine, je la passe à ruminer et à suçoter mon amertume. Les arbres en fleurs sur le boulevard des Invalides n'y changent rien, la colère tourne et se retourne dans mes tripes ; je m'imagine Collot d'Herbois sous la Terreur, Che Guevara à la Cabaña. Ils auraient raison de me traiter d'aigri, les cons. Oui, je le suis, et ça me vient de loin, de très loin, de l'époque où je pensais qu'un être humain ne vaut pas plus qu'un autre. Aujourd'hui je sais qu'il en est de mieux lotis, qu'on fait de la plupart des chiens pendant que quelques-uns ont tout qui leur tombe bien cuit dans la bouche. Je n'ai pourtant rien d'un révolutionnaire : je suis salarié. Fonctionnaire. Pire que ça ! À l'Autorité régionale je suis juriste, à la Direction des affaires juridiques de la commande publique et des démarches qualité (DAJCPDQ). Toute la journée, je contrôle la légalité des marchés passés par la collectivité. Tu parles d'un anarchiste ! Enfin... Faut bien bouffer... Je vends pas des crédits non plus.

Le jeudi soir, en sortant du taf je vais directement au Bon Marché. Les bourgeois, ça marche à l'épate, si tu leur apportes une bouteille dans un beau sac griffé, ça les tranquillise. Comme je n'y connais rien, j'achète un blanc banal et ruineux. Il me coûte un bras ce raisin !...

La cousine de Darma habite un bel appartement rue Girardon, à cent mètres à peine du Moulin de la Galette. J'y vais par le Montmartrobus. Sur les pavés il fait

bon ; c'est bientôt l'été et ça se sent. Les touristes ont le pas lent, les filles ici sont bien, juste bien. J'écrase les touches du digicode... Dans le hall ça sent bon, c'est briqué, une plante est là qui se tient dans l'ombre de la cage d'escalier. Comme je suis arrivé à l'heure exacte du rendez-vous, Karizè est seule avec son chien, un bull terrier immaculé.

— C'est le même que Gainsbourg, me dit-elle, le chien dans *Je t'aime moi non plus*.

— Ah oui ?

Le bull terrier me regarde. Il sait qu'on parle de lui. Je tends la main ; il la renifle.

— Darma vient directement de la galerie ?

— Oui, dis-je, elle devrait pas tarder.

C'est tout ce que je souhaite tant je suis mal à l'aise, en tête-à-tête avec sa cousine. Heureusement, elle s'occupe à couper du fromage, et moi je joue avec le chien. Il a une espèce de peluche martyrisée sur quoi il s'acharne gentiment. Au bout d'un moment, il en a marre ; il saute sur le canapé et s'affale sur mes genoux.

— Ça y est, il t'a adopté, s'amuse sa maîtresse.

On toque à la porte : c'est Darma.

L'apéro, mon dieu, c'est vraiment de la merde. Le mec de Karizè a débarqué avec une heure de retard, casque à la main et veste crème. Il a un rire puissant, un petit ventre, la quarantaine triomphante. Il est assis face à moi sur un fauteuil design, il parle de sa journée — un acteur connu dans son bureau... un connard... prétentions financières démentes... pas beaucoup de talent en définitive... Il me pointe du doigt :

— Toi, tu fais quoi ?

J'ai chaud tout à coup.

— Je suis juriste.

— Quel domaine ? Fiscal ? Droit international ?

— Euh non, droit public.

— Ah ouais.

Il en a rien à foutre le gars, ça l'intéresse pas. Il fait diversion :

— T'as pas sorti la bouteille que j'ai remontée ?

Karizè sursaute.

— Ah non... On la sert tout de suite ?

— Ben ouais.

Elle sort la bouteille.

Karizè remplit des verres et des verres. Je déteste le vin rouge !... J'en bois, et beaucoup... Et mon blanc, il est où ? J'ai la tête, putain, on dirait un petit bateau en papier sur l'eau du caniveau. Un couple de leurs amis s'annonce. En scooter, bien entendu... Lui, scénariste ; elle, photographe. Pas sérieux... Le gars me tend la main :

— Salut. Steph.

La fille me tend sa joue.

— Léo, dit-elle.

Ils se mettent à parler boulot. Je suis largué. Un coup d'œil à Darma : elle essaie de s'accrocher, s'intéresse ; je vois bien qu'elle se donne du mal. Moi, j'abandonne très vite. Pas envie, trop saoul... Plateau de tournage... surdoué de l'écriture... grand chef-opérateur.... Je capte des mots-clés, je comprends qu'ils s'amuse, mais de quoi ?

Karizè a une sacrée descente. C'est marrant, son mec s'appelle Guy-Marie, pourtant, tout le monde ici l'appelle « Mo ». C'est sûr, Guy-Marie ça la fout mal. Dans le cinéma, c'est un peu comme « Kévin » à l'École des chartes.

— J'adore Paris, fait Mo, mais excusez-moi, souvent on s'emmerde.

Steph et Léo sont d'accord.

— J'ai grandi dans le quinzième, je sais ce que c'est que de se faire chier !

Rires de connivence. Je ricane pour donner le change.

— Mon père adorait la rue Lecourbe, il a jamais voulu en partir. Alors, dès que j'ai eu dix-huit ans j'ai déménagé.

— Ah ouais ? fait Steph.

— J'ai pris un studio, à côté, là, rue Fontaine. J'étais comme un pacha !... Après, Pigalle t'en fais vite le tour... Tu vois, je passe du temps à Hong Kong pour le taf, c'est pas la même planète. C'est dynamique, ça bouge. Paris c'est un village.

On fait tous « ouais, ouais ». C'est aberrant. Un village ! Deux millions d'habitants. Douze dans l'aire urbaine !

Mo est chaud, il continue :

— J'ai acheté un appart' là-bas, avec mes associés.

— Où ça ? demande Steph. À Hong Kong ?

— Ouais. En début d'année, là. On y va en septembre.

Karizè sourit.

— En vacances ? dit Steph.

— Ouais. On emmène mon fils. J’y suis allé deux fois pour le boulot, j’ai pas profité... On a cent mètres carrés, piscine sur le toit, salle de sport... Enfin !... On va se poser quelques jours.

— C’est nickel !

— Ouais, ça va faire du bien. Hein ?

— Oui, admet Karizè.

J’attrape un toast au tarama pour faire quelque chose de ma bouche. Le chien pose sa tête ovoïde sur les genoux de Darma.

— Vous êtes dans le cinéma ? nous dit Steph.

— Non, pas du tout. Je suis juriste.

— Je bosse dans une galerie d’art à Saint-Germain, dit Darma.

— Ah, OK...

Il nous zappe et embraye sur une série télé. Je commence à me faire une idée assez précise de l’enfer.

Il est bientôt minuit et les amuse-gueules se font rares. Karizè est complètement bourrée. Un regard appuyé à Darma ; j’en ai ma claque, il faut qu’on se tire... Elle se redresse et tire sur sa jupe : « Bon... » Nous passons nos petites laines. Les nuits sont encore fraîches.

— Vous venez le 19, au Palais de Tokyo ? s’inquiète Mo.

— Qu’est-ce qui se passe le 19 ? demande Darma.

— Je me lance dans l’art contemporain ! J’ai cinq vidéastes qui exposent.

— Tu produis ?

— Non, je manage.

— Oh ! Génial !

Elle est polie Darma. Le chien tire la porte de la salle de bain avec sa patte et s’y retire.

*

Il est dix-neuf heures, j’enveloppe le pain de plastic dans du papier kraft et fouinasse dans mon bordel à la recherche de mon carton d’invitation. Darma me

textote : « J’y serai pour 20h. A tte ». Dans le métro je suis calme. Je vois défiler les stations que je connais par cœur : Marcadet-Poissonniers, Château Rouge, Barbès-Rochechouart... Je laisse le nord derrière moi et je descends, je fonds sur les beaux quartiers avec dans un sac en toile un engin de destruction. À Strasbourg-Saint-Denis, je passe d’une ligne à l’autre. Il y a du monde, on me bouscule. Je sers l’explosif très fort contre mon corps pour le protéger. Pourtant mon fournisseur m’a rassuré : « C’est super stable. Tu peux le faire tomber, mettre une patate dedans, ça explose pas. » Mais voilà, ça m’inquiète quand même.

Alma-Marceau. Changement de décor. Ici c’est propre, plus ouvert. La place de l’Alma, avec la tour Eiffel derrière, ça fait tout de suite plus chic. Un convoi de police descend l’avenue en brillant. Je dépasse la Flamme de la Liberté. Quelques gogos prennent des photos et déposent des roses à la mémoire de Lady Di.

Arrivé devant le Palais de Tokyo, je souffle un bon coup et traverse la chaussée. Des Noirs balaises contrôlent les sacs à l’entrée ; je commence à suer du front. Je me cale dans une file d’attente... Mon tour arrive... Je pique un fard quand le bonhomme laisse tomber ses yeux au fond de ma besace...

— Le paquet, c’est quoi ? me fait-il.

— C’est un pain de glaise pour un artiste.

Ça fait son effet. Il s’écarte et me dit de passer.

Dans le bâtiment ça grouille, les gens sont partout et les éclats de leurs voix se répercutent entre les grands murs clairs. Je dépasse un studio de radio provisoire — « France Culture », c’est écrit en gros, comme s’il était essentiel que l’on voie qu’elle est là, la Bouche du pouvoir. Posé dans un fauteuil violet, un présentateur connu s’adresse à une caméra.

Une seconde file à peine plus longue me conduit à une salle où des images cryptiques sont projetées sur des écrans de toutes les tailles. Ici, un tout petit où l’on aperçoit Charlot au ralenti, distordu, malaxé, étiré ; là, une immense toile blanche, à l’origine immaculée, sur laquelle apparaissent une à une des espèces de chiures de mouche. À la fin, on ne voit presque plus de blanc, et c’est le ballet des souillures qui berce et qui obsède. Je m’arrache à l’œuvre et passe dans la pièce voisine, où je retrouve Darma.

— Tu as vu Karizè ? m’interroge-t-elle.

— Non.

— Je crois qu'elle est au *lounge*. C'est au-dessus du hall.

— On peut y aller ?

— Oui, on a des invitations VIP.

Nous rebroussons chemin. Surplombant le studio de radio, une petite plateforme bourrée de monde. Il y a de la musique, ou plutôt un beat — *NTOOM ! NTOOM !* —, les gens ici parlent fort et tiennent des coupes de champagne ou des verres de mojito. Accoudé à une table de bar, Guy-Marie devise à l'aise avec un quadragénaire en costume impeccable. Il croise mon regard mais ne me calcule pas.

— Y a Mo, fais-je à Darma.

— Ah !...

Nous nous approchons ; il nous reconnaît.

— Tiens ! Ça va ? Vous connaissez Marc Castelli, qui dirige le département vidéo du Fonds français pour l'art contemporain ?

Darma l'a déjà croisé. Elle le salue.

— Vous avez fait un tour dans l'expo ? nous demande Mo.

— Oui, vite fait, répond mon amie.

— C'est excellent, non ? (Il boit une gorgée de champagne et reprend :) Vous avez vu mes artistes ?

— Non, pas encore.

— Faut y aller. Vous verrez, c'est énorme. Marc pourrait vous en parler.

Le haut fonctionnaire préposé au financement des artistes tocards a un petit rire gêné. Mo change de sujet :

— Vous avez croisé Karizè ?

— Non, dit Darma.

— Elle fait la visite avec une amie.

— Ah oui ?

— Ouais.

Nous prenons congé et fendons la petite foule compacte, droit au bar. Derrière le comptoir s'agitent deux serveurs qui branlent des shakers et distribuent des coupes à tour de bras. Une vieille peau vêtue de cuir se colle contre moi :

— On crève de chaud ici, c'est atroce.

C'est vrai que l'ambiance est tropicale. Darma, qui est beaucoup plus habile que moi, accède au bar et prend ma commande — un Cuba libre bien raide. Elle me tend mon verre comme nous sortons de la mêlée.

— Je vais essayer de retrouver Karizè, me dit-elle. Tu fais quoi ? Tu viens ?

— Non, je vais rester là...

— D'accord... À tout'.

Elle tourne les talons.

— Attends ! crié-je.

— Oui ?

— Je te propose un truc...

Elle me regarde, étonnée. C'est pas tous les jours que je prends des initiatives.

— Sors... Prends le métro... On se retrouve dans une heure devant le Sacré-Cœur.

Darma ouvre de grands yeux.

— Pardon ?

— Te pose pas de questions. T'as quelle heure à ta montre ?...

Elle tourne le poignet :

— Quatorze... Vingt-et-une heures quatorze.

— OK. À dix heures moins dix, trouve un point de vue sur le Palais.

— Bon... Très bien...

Elle se gratte l'arrière de la tête. Je vois bien que ça la désarçonne, cette histoire.

— Allez ! fais-je. File...

Elle bondit.

— Oui !

Elle enfle sa veste à paillettes et replace la lanière de son sac sur son épaule.

— Si tu vois Karizè, dis-lui que j'ai dû partir.

— T'inquiète. On se voit dans une heure.

Elle s'en va vite.

À côté de moi ça se rengorge. Tous ces porcs, bien mis, trop heureux d'être ce qu'ils sont, c'est-à-dire pas grand-chose, des rogatons du capital, des débris de l'horreur dorée... Je sens venir l'acide dans ma poitrine. Je vide mon rhum-Coca d'un

trait et grimace. Une légère ivresse me prend. Un jour il faudra faire payer ces gens, pour rien, par colère, pour la beauté du geste.

Dix heures moins le quart dans les chiottes du Palais de Tokyo. C'est propre, ça brille... Je bois un coup de flotte au lavabo et me regarde dans le miroir. Je me trouve pas mal ce soir, vraiment pas mal. Je laisse mon sac sur le faux marbre et sors des toilettes. Tout de suite à ma droite, un boîtier incendie. Je pète la vitre et tout se met à tinter sous le haut plafond. Retour aux WC. Je déballe le pain de plastic et le colle contre le mur qui donne sur le hall. Un coup d'œil à la porte : personne. Ça doit détalé dans le bâtiment. J'actionne le détonateur ; à mon tour de courir.

C'est la cohue. La foule évacue les lieux, guidée par le service de sécurité incendie.

— Cassez-vous, je gueule, cassez-vous ! Ça va péter !

Grand vent de panique. Je tape un sprint dans la rue morte ; j'ai largué tout le monde, car je sais, moi, qu'il y a ce tas de merde plaqué au mur des chiottes. Combien de temps me reste-t-il ? Dix secondes ? Quinze ? J'aperçois la station de métro un peu plus loin. À ce rythme j'y serai bientôt.

Tout d'un coup ça y est. Le bang ! Un bruit formidable : *BArANG ! BAm ! TCHouffff !* Des hurlements montent de l'avenue. Partout les alarmes des bagnoles se mettent à miauler — *uiIIIIiiiiIIIIiii !* Bon dieu, ça fait pas un pli, j'ai semé le chaos, je suis un criminel. Je dépasse Alma-Marceau. À mon avis, la 6 va être coupée bientôt. Je bombe droit sur le cours Albert-1^{er} — cours la Reine, quai des Tuileries, un kilomètre comme j'en avais pas couru depuis dix ans au moins. Sur la place de la Concorde, les curieux sont tournés vers l'ouest. Que s'est-il passé là-bas où ça a fait boum ? Des véhicules de police tournent à toute allure. Je m'engouffre dans le métro sans ralentir ; un vrai champion de demi-fond ! Une fois posé dans la rame, tout transpirant et gorgé d'adrénaline, je jette un coup d'œil à mon portable. Vingt-deux heures, j'aurai un peu de retard. Je souffle. Neuf appels en absence : Darma uniquement. Je lui envoie un texto laconique : « Tout va bien. Je suis là dans 20 min. » Je pose mon front gras contre la vitre, je laisse filer le métro dans les tunnels, jusqu'au nord où se dresse la colline historique.

Je crois qu'on a tort de penser que le passé est plus commode que l'avenir. Il ne l'est pas. Ce qui est fait est fait, la glace a pris, on n'y reviendra plus. Vraiment, le passé est intraitable. Avec le futur, on s'arrange toujours.

Je monte les escaliers en courant. Des gens partout sont assis et discutent en admirant Paris, au milieu des canettes de Kronenbourg. J'arrive sur le parvis, la basilique me domine, éclairée, paisible comme le sont les vieux. Je balaie l'endroit des yeux. À dix mètres, un Bangladais fait tourner dans les airs une hélice lumineuse. Je fais face à la ville. Je suis à bout de souffle, j'ai la tête qui pulse... Toutes ces petites lumières ont l'air de venir d'un autre monde. Une voix dans mon dos :

— C'était toi ?

Darma !

— Oui, avoué-je.

Elle me fixe intensément. L'espace d'un instant, je me demande si elle va me frapper ou m'embrasser.

— Il faudra s'occuper de la galerie, dit-elle.

— Un jour...

Elle me tend une main que je prends volontiers, alors nous quittons le giron laiteux du Sacré-Cœur de Montmartre. À l'angle de la rue du Chevalier-de-la-Barre et de la rue de la Bonne se tient une jeune femme à la silhouette longue : Sévane. Elle me reconnaît.

— Une petite balade ? demandé-je.

— Oui. D'en avoir parlé l'autre jour, ça m'a donné envie.

Nous restons tous les trois dans l'ombre du monument, dominés par son cul rond et son beffroi qui se dresse dans la nuit tiède.

— On quitte Paris ce soir. Tu nous suis ?

— Pour aller où ?

— On verra sur la route.

Le sourire de Sévane tout à coup est immense.

— Je vous suis, répond-elle.